

ZU RAC

FAUT  
QU'J'PARTE

\

Le Mat

Faut qu’j’parte. Faut qu’j’parte j’té dis. J’en ai marre d’ce pays d’merde. J’m’y fais chier comme un rat mort. D’ailleurs tout l’monde s’y ennuie à crever, sauf qu’y en a toujours pour sourire quand même et faire semblant. I’m’foutent le cafard à faire croire qu’i sont bien, eux, qu’i sont mieux. A crever j’té dis. Des fois i’m’donneraient presque envie d’faire une connerie juste pour leur refiler l’bourdon. Mais non. J’suis pas aussi lâche qu’eux, mais j’irai pas non plus jusqu’à dire qu’j’suis courageux. Alors j’attends là comme un con, qu’i m’aient sucé jusqu’à la dernière moelle de vie.

Pfff... Faut qu’j’parte j’té dis.

La ville commence à m’mettre la gerbe ; trop d’alcool et d’flonflon, mais au fond, ça pue toujours l’ennui. C’est d’l’ennui qui s’agite, c’est tout. Non, j’vais m’casser à la campagne. Une p’tite

maison, p'tit potager, une p'tite vie d'merde, et tout seul. Quitte à s'faire chier, autant l'faire dans l'désert, et sans l'bruit d'cette putain d'ville qui m'résonne dans les oreilles. J'te jure, ça m'empêche de dormir ! J'suis au cinquième étage pourtant, et double vitrage, mais j'les entends quand même. I'm'faudrait bien des nuits d'douze heures pour récupérer, mais j'arrive pas à dépasser les sept. La fenêtre ouverte i fait bon, mais c'est l'bordel ; et si j'la ferme, putain c'qu'i fait chaud !, et silencieux, trop silencieux, je crois qu'c'est ça qui m'éveille. Tout c'silence ça m'fait flipper. Faudrait qu'j'm'achète comme mon frère t'sais, un CD qui fait la musique de la forêt, ou d'l'océan... J'me demande si à force j'reconnaitrai les bruits, et qu'c'est les mêmes tous les matins ? J'crois qu'ça m'ferait encore plus flipper... j'pourrai pas. Non, faudrait qu'j'me choppe un camion, et qu'j'taille la route. J'irai m'mettre au chaud, dans l'sud, voyager, voir du pays.

Et dis, tu crois qu'ce sera mieux là-bas ? Tu crois qu'j's'rai mieux ? J'suis

sûr qu'tous ces enfoirés y sont déjà allé y poser leur crasse, qu'is ont déjà tout pourri jusqu'au bout du monde avec leur béton et leurs piscines et leurs voitures, et leurs magasins de souvenirs, et leurs cafés à dix euros, et leurs putes trop dégueulasses pour qu'on ait encore envie d'leur faire l'amour. Is ont dû tout pourrir, c'est sûr, juste pour êt' sûrs qu'on puisse pas en sortir d'leur monde. Is ont raison ; si on pouvait en sortir, qui i resterait ? Tout l'monde se s'rait déjà cassé. Is ont l'air bêtes et gentils com'ça, mais en vrai, j'te jure, i sont loin d'êt' cons ces salauds, et tout c'qu'i veulent, c'est juste de t'voir t'écraser la gueule ; ça les rassure. I s'disent qu'i sont bien finalement. C'est pour ça qu'i sourient tout l'temps ! I t'regardent par terre et i s'disent qu'i sont bien. Putain... Et t'écraser la gueule, ils le feraient pas eux-mêmes, ça non !, ça leur gâcherait l'plaisir, ça leur foutrait l'bourdon justement. Non, i préfèrent que tu l'fasses toi-même. I t'tiennent juste la jambe au-dessus d'la joue, et i passent le jet d'eau quand t'es au fond du caniveau. C'est

com' ceux qu'attendent qu'tu fasses la fête un soir, et qu'tu t'couches tard, pour s'lever tôt et passer l'aspiro. C'est leur droit... J't'en foutrai du droit moi !

Non, faut qu'j'parte j'te dis, ou qu'j'pose une bombe. Que j'pose une bombe, j'te jure, j'en ai envie des fois, juste pour qu'is entendent un peu eux aussi tout l'bordel qu'is ont foutu.

Mais j'pourrais pas ; j'arriverai pas à tuer des gens j'crois. Encore que, tu m'diras, ça dépend qui. J'en connais quelques-uns qu'ça m'dérangerait pas d'voir crever la gueule ouverte. Même ça m'ferait plaisir. Même p'têt on m'filerait la légion d'honneur pour avoir dératiser ces quelques crevures notables.

Mais non... une bombe j'pourrai pas. T'sais jamais si y'en a pas un qui c'jour-là s'ramènerait avec sa femme et ses gamins, com' par hasard. Et là, j'm'en voudrais. Et ça leur donnerait raison à ces salauds. I savent toujours bien comment tourner les choses pour pas qu'ça leur retombe dessus. I diraient pas qu'c'est à cause de leurs conneries qu'j'suis allé poser une bombe ; non, i

diraient qu'c'est justement parce qu'i savaient qu'j'allai poser une bombe qu'i m'ont fait bouffer toutes leurs conneries. Ah ! pour te retourner l'cerveau, i sont fortiches, i savent y faire. Faut dire qu'dans l'domaine is ont d'la bouteille. Et pis j'les comprends, tant qu'ça marche... tant qu'y aura assez d'cons pour les croire, is auront toujours raison. Après, si toi tu crois pouvoir les faire changer, eux tous là-bas devant, tous ces cochons, te prive pas. J'pourrais t'filer l'coup d'main à l'occasion, mais j't'avoue, j'y crois pas, j'y crois pas du tout... Sont trop nombreux.

Non, moi c'qu'i faut, c'est qu'j'parte.

Mais j'ai pas l'sou. Alors en attendant j'picole. Ca m'mets la barre au crâne mais au moins j'entends rien ; et pis même c'que j'entends, le lendemain j'm'en souviens plus. C'est comme un p'tit voyage, et pas cher, ça m'ratiboise les souvenirs et l'angoisse, au moins celle de devoir p'têt rester là jusqu'à la fin d'mes jours.

Rien qu'tu vois, la dernière fois qu'j'étais fin sec, j'étais persuadé d'être

au Brésil, à Rio précisément – j’savais pas comment j’savais qu’j’étais à Rio, pourtant j’savais. En fait, j’étais pas à Rio, j’étais juste en bas d’chez moi, mais bon, qu’est-ce que ça change ? Les gens comprenaient rien c’que j’dissais, j’comprendais rien à leur sale portugais chuintant, j’allais voir le carnaval, et les jolies filles, j’étais content. En vrai, jamais fait d’si beau voyage.

Après, tu m’diras, faudrait quand même un jour aller sur place, et voir de mes yeux vu. C’est vrai qu’ça s’trouve, c’est encore plus dingue que dans mes rêves... Quoique, j’suis déjà sacrément fêlé, pas sûr qu’ce soit plus surprenant qu’c’que j’ai rêvé. Par cont’, c’qu’i s’peut, c’est qu’quand j’serai là-bas, ça s’trouve, quand j’serai bourré, j’m’croirai ici !

P’têt j’m’ sentirai enfin chez moi...

Ou alors ce s’ra comme un cauchemar, comme si c’pays m’poursuivait même à l’aut’ bout du monde. Com’ si en fait j’pouvais jamais partir... Putain... Quel calvaire !

Non, pis, le truc, de boire, c’est bien joli, on fait d’beaux voyages c’est sûr ;

mais le problème c’est l’retour. Le problème c’est l’matin. C’est pas d’s’endormir le souci, non, c’est d’s’éveiller, toujours, même pour ceux qu’arrivent pas à dormir, c’est déjà l’réveil du lendemain qui vient les hanter en avance.

Je l’sais parce que moi par exemple, depuis j’sais plus quand – j’dirais à peu près depuis mon premier boulot – j’m’éveille chaque matin et l’premier truc qu’j’m’dis, c’est « putain merde ! J’suis encore là ! Encore une journée d’merde ! Faut qu’j’parte... » J’m’lève et j’ai déjà plus d’force, déjà envie d’dormir.

Tu vois, c’est un peu com’ ce soir où j’étais bourré à Rio. J’ai passé une soirée géniale, c’est clair, mais i faut voir le réveil ! J’m’ suis levé, j’tais sur le port, la gueule écrasée sur la jetée, avec un bout d’veur de cinq centimètres planté dans l’talon, qu’j’ai mis toute une année à déloger.

Tu vois ? c’est ça l’angoisse ! C’est jamais maintenant, mais c’est cette saloperie d’demain merdique qui s’annonce. Tu t’endors heureux et l’matin

t'ouvres les yeux et tu t'rappelles qu't'es toujours au fond d'ton gouffre. Comme un détenu qui ferait l'même rêve chaque soir qu'i réussi à s'évader et qu'à la même sale surprise chaque matin d'se réveiller dans sa cellule. C'est com' moi tu vois, j'attends l'jour où j'me réveillerai aut' part.

P'têt qu'un jour j'me réveillerai juste heureux d'me réveiller, et j'serai déjà aut' part ! Ce serait bien ça. Mais bon, c'est pareil, j'y crois plus. J'y crois d'moins en moins en tout cas, et c'qu'est bien c'est qu'au moins, com' ça, j'suis d'moins en moins déçu. Y'a que quand t'as encore d'l'espoir qu'tu peux encore êt' dégouté. Et qui sait ? p'têt qu'un jour j'me réveillerai avec cette bonne surprise qu'j'attends plus.

Ou alors on m'dira qu'j'vais mourir bientôt ; dans trois jours ; ou dans trois ans. D'toute façon quelle différence ? Si c'est pour finir défoncé à la chimio dans l'eau d'javel à l'hôpital, j'préfère encore qu'ça dure trois jours.

Bah t'as raison ! ça m'sert à rien ces idées noires. Mais qu'est-ce tu veux ?

j'arrive pas à m'empêcher d'avoir l'impression qu'en naissant j'me suis fait avoir. C'est tout. J'peux pas m'dire com' ça, en claquant des doigts, m'dire que tout va bien, et qu'c'est génial. J'vais pas m'mentir. Tu vois c'est pour ça qu'i faut qu'j'parte. Faut qu'j'me change les idées.

Faudrait qu'j'aïlle en Ind, com' ça j'reviendrais content com' tous ces blaireaux, avec un sarwal, des bâtons d'encens et un portrait de Sri Aurobindo, et j'pourrais dire à tout l'monde qu'j'y étais, et on m'envierait moi aussi. J'dirais qu'là-bas j'ai vu la vierge, et qu'elle est partout, et qu'le monde il est beau. J'ferais des exercices de respiration, et des séances de méditation, collectives, ouais collectives, et après on rirait tous pendant un quart d'heure, et on s'prendrait dans nos bras, et on dirait qu'on s'rait content, et qu'on s'rait bien – ouais on s'rait bien. Et les autres i seraient dégoûtés – ouais i s'raient dégoûtés.

Pfff... I'm'dépriment, avec leurs gueules d'anges tout sourire, et qu'i suffit d'se laisser porter, d'pas penser, d'pas

s'prendre la tête – leur paradis pour tous, et l'enfer pour tous les gens com' moi qu'en peuvent plus d'devoir supporter leur saloperie d'bonne humeur. On dirait qu'i prennent plaisir à nous torturer. Après, c'est vrai qu'is ont pas l'air d'mal le vivre, is ont vraiment pas l'air de s'prendre la tête. J'crois qu'is ont du réussir en fin d'compte, à plus penser, en tout cas à pas penser beaucoup, à les entendre, avec leurs mines de vaches sacrées, on comprend vite qu'c'est pas des puits d'réflexion. Et pis c'est vrai qu'is ont l'air bien dans leurs sarwals, is ont l'air confortables. J'devrais m'en acheter un... Z'ont raison, sont tranquilles eux au moins. Et pis j'mettrais des babouches aussi, j'aime bien les babouches. Ca m'fera un style un peu comme eux, et en même temps un peu pas pareil ; ça fera cool.

Et pis j'me dis, eux, au moins, personne vient les faire chier, parce qu'is ont rien à dire, ou alors des trucs du genre « cherche au fond d'toi » ou « regarde autour de toi » ou « faut trouver sa voie ». Tous les goûts sont dans la

nature quoi, et si les premiers sont les derniers, les vaches s'ront bien gardées.

Après ça, j'peux t'assurer qu'tu leur poses plus d'questions ; tu leur d'mande plus d'réponses. D'ailleurs, i t'le disent : faut pas s'poser d'question, y'a pas d'question, quelle question ? Fait c'que t'as à faire et ferme ta gueule et pis crève. Faut faire un avec le monde – avec les lombrics quoi. C'est pour ça qu'eux et moi on s'comprend pas j'crois. Moi j'me pose plein d'questions. Trop d'questions p'têt, c'est pas faux, mais bon, j'peux pas arrêter d'me poser au moins la question de c'que j'fous ici ? sur cette terre de merde ? et qu'est-ce que j'vais faire ? qu'est-ce que j'vais faire d'ma journée ? et pis au moins est-ce que j'sors ce soir ? ou est-ce que j'reste à la maison ? Comment tu veux qu'j'me pose pas la question ? J'comprends pas...

Ou alors j'pourrais faire comme eux, mais pas pareil, sans m'en rendre compte – parce que si j'm'en rends compte j'y arriverai pas. J'pourrais m'mettre la gueule à mort à coup de gnôle bien frelatée, et alors moi aussi j'serai un

imbécile, et j's'rai heureux.

Après, faut faire gaffe, faut y aller franco et pas s'foirer, sans quoi t'as même plus la force d'lever l'dernier coup d'gnôle qui t'permettrait d'passer d'l'aut' côté. Et tu t'retrouvés en soins palliatifs avec des machines de guerre qu'essaient d'te garder à demi-molle. C'est aussi pour ça qu'faut qu'j'parte ; avant d'me retrouver dans les filets d'sécurité.

I doit bien y avoir un endroit où les gens vous laissent vivre ; et un endroit où les gens vous laissent vivre, c'est un endroit où les gens vous laissent mourir, pas comme ici.

Rien qu'tu vois l'aut' jour, j'croise un gars debout au bord du pont, prêt à sauter, alors moi j'lui parle, pour êt' sûr qu'i fait pas une connerie, au moins pour êt' sûr qu'i fait pas ça pour qu'on y prête attention. J'crois qu'il le faisait un peu pour attirer l'attention, mais c'est normal, i devait sacrément s'ennuyer c'gars-là, alors à un moment l'a dû s'dire, quitte à s'faire chier, quitte à s'galérer, j'veux bien, mais j'veux au moins êt' sûr que j'sers à quèque chose pour quelqu'un,

sinon ça sert à rien d'continuer.

Alors moi j'me dis, j'vais lui parler, ça se trouve c'est juste ça la solution, et dans c'cas là, c'est réglé, i descend et on en parle plus. Mais j'ai senti qu'i savait c'qu'i faisait, qu'il avait d'bonnes raisons et pis qu'il avait pas complètement tort au fond : t'as plus mal quand t'es mort.

Après quèques phrases, i m'avait presque convaincu. C'est qu'il en avait dans l'ciboulot le mec, p'têt pas autant dans l'ventre, mais dans l'ciboulot ça c'est sûr. Et là i m'a dit d'le laisser tranquille, qu'i savait très bien c'qu'i faisait et i m'a remercié.

Alors moi, tu sais, j'suis pas du genre à insister quand quelqu'un m'demande la paix – question d'politesse, d'respect – et j'suis parti faire mon tour. Mais t'sais quoi ? Quand j'suis repassé un peu plus tard, les cons, l'avaient r'pêché, réanimé, ressuscité quoi ! Y avait l'ambulance et tout. Et quand j'leur ai demandé si l'gars était mort, s'il avait réussi, i m'ont dit qu'il allait bien, qu'ils le connaissaient, qu'c'était pas la première fois qui s'suicidait, et qu'ils

l'remettraient à l'HP pour l'faire guérir. Guérir de quoi ? De toute la chienlit qui lui tourne autour ? C'est pas l'gars qu'i faut guérir – t'façon c'est plus possible – c'est les autres à côté qui lui pourrissent le quotidien ; c'est les médecins qu'i faut enfermer, pas l'malade, qu'j'avais envie d'leur dire, parce que depuis qu'y a d'plus en plus d'médecins, y a aussi d'plus en plus d'malades – trouvez pas ça bizarre vous ? J'crois qu'i les créent à la chaîne pour continuer d'avoir du taf et d'servir à quèque chose, parce que si y guérissait tout l'monde, is auraient plus d'maille, et on aurait plus besoin d'eux, et i s'raient aussi mal payés qu'des ouvriers chinois. C'est ça qu'j'voulais leur dire ! Mais j'ai rien dit...

Fin t'imagines ? la gueule qu'il a dû tirer l'pauv' gars quand i s'est réveillé sous les néons à l'hosto, alors qu'i pensait pouvoir rester pioncer pépère au fond d'eau ? A l'heure qu'il est, il doit être en train d'se faire légumiser la gueule à coup d'anxiolitiques et d'sédatifs. Parce que c'est sûr qu'ça a dû l'rendre dangereux le gars à force, à force

de s'faire repêcher, ça a dû l'énerver lui aussi d'pas pouvoir partir.

Ou alors ils l'ont calmé, et ils lui ont r'filé une place de merde en lui disant qu'pour un raté com' lui c'tait une aubaine. J'espère pour lui qu'la prochaine fois ce s'ra la bonne, sinon ce s'rait vraiment pas d'chance...

En même temps, c'est ces foutus voisins aussi – parc'qu'les médecins, eux, is ont pas vraiment l'choix, i sont obligés d'te sauver – c'est pas des humains, c'est des machines, d'ailleurs i r'gardent tout l'monde com' ça, et on peut pas en vouloir à une machine – mais les voisins qu'ont appelé les s'cours, p'têt i savaient pas quoi faire – j'avoue – mais quand même !, on d'mande avant d'appeler !, faut êt' sûr de pas faire une boulette !...

J'tais à côté d'eux sur la fin, j'les entendais parler, d'un air triste, et concerné, et i's'disaient qu'is étaient heureux qu'les s'cours soient arrivés à temps pour le sauver. Mais is avaient sauvé que dalle ! leur bonne conscience, rien d'plus ! Parce qu'au fond c'tait un peu eux les meurtriers ; c'tait eux qui

l'avaient tué à force de l'ignorer et d'continuer leur train pourri en l'regardant de haut ; c'tait eux l'souci ; mais non, ils l'avaient tué et quand même, i voulaient pas l'laisser crever vraiment. Alors i s'disaient qu'quand même, heureusement qu'is avaient été là !

Aucun respect pour la dignité ces gens-là... Toi tu pisses le sang par le nombril et i trouvent rien d'mieux à faire que d'le faire couler dans un tube avec du scotch et d'te l'réinjecter directement dans la veine en circuit fermé. Et après i t'disent que tout va bien, et qu'tu peux rentrer chez toi. Bon, rentrer chez toi, okay, ça c'est gentil. Mais non ! tout va pas bien ! Toi tu sais bien qu'i s'foutent de toi ou qu'i sont trop cons pour l'savoir, tu sais bien qu'c'est la merde et qu't'es fini ! « Mais non... », qu'i t'disent, « faut pas lâcher, faut garder espoir ! » Mon cul ouais ! Avec ce tube dans l'bide tu peux plus niquer, plus danser, plus marcher, plus bouffer, et ça t'fait putain d'mal toute la journée.

L'espoir, c'est juste un joli mot qu'is

ont inventé pour pas dire survie, c'est un peu la survie et l'sourire en même temps.

Non... mais moi aussi faut qu'j'parte... L'avait raison le gars... J'crois qu'moi aussi j'vais aller m'jeter...

(Temps.)

Attends, moi j'te dis ça, et toi tu dis rien ? Tu vois, là j'voulais attirer l'attention ! Putain j'hallucine, toi aussi t'es un sacré connard au fond. Tu parles que quand y a un godet à tirer, la femme d'un pote à chiper, un peu d'pognon à s'faire ou une maison d'vacance à squatter. Le reste tu t'en fous... Mais j't'aime bien quand même au fond. Tu viens pas donner d'leçons au moins, pis tu t'empêches pas d'gueuler quand un truc te fait chier, parce que tu t'en fous, tu t'en fous même de t'en foutre ; et pis tu fais pas semblant d'être heureux, tu fais semblant d'tout, j'crois même que tu fais semblant d'vivre, mais j'crois qu'tu l'sais et tu t'en fous d'autant plus, et t'as p'têt raison, c'est p'têt ça d'vivre, tu prends c'qu'y a en attendant d'te faire bouffer, com' les insectes.

Toi t'as pas besoin d'partir, t'es déjà

parti. Même quand t'es là t'es parti.

Mais moi j'crois qu'j'peux pas faire ça, j'arrive pas à prendre les choses juste comme elles sont. Elles me paraissent toujours un peu moins qu'c'qu'elles sont vraiment. J'peux pas m'empêcher d'croire qu'y'a quèque chose de plus, quèque chose de grand, quèque chose de beau à trouver. J'y crois parce que je l'sais d'un côté, j'l'ai déjà vu c'quèque chose, mais j'sais plus où, ni quand, ni comment. J'm'en souviens plus. J'sais juste qu'des fois ça m'apparait com' ça, sans prévenir, et puis ça s'referme, ça disparaît, et j'm'en souviens plus, comme un rêve, et tout r'devient plat et chiant alors qu'avant ça avait une couleur bizarre qu'j'arriverai pas à dire, ni même à rimaginer.

C'est pour ça qu'faut qu'j'parte, parce que plus j'verrais d'trucs, plus y a d'chances que j'revois cette couleur bizarre j'me dis, même si au fond c'est un peu débile com' technique. Parce qu'la vie c'est pas des mathématiques, c'est pas d'probabilités qu'i s'agit, c'est d'destin, c'est tout. L'mien ça doit être de partir.

Mais juste de partir, parce que j'crois qu'même si j'partais et qu'j'arrivais aut' part, à un moment ou à un autre, j'aurais besoin d'repartir encore.

En fait, j'crois qu'mon destin c'est d'êt' bien nulle part, d'êt' bien juste quand j'pars, et même pas quand j'arrive.

Mais d'toute façon, c'est pas compliqué, j'pars pas. J'me dit tout le temps qu'faut qu'j'parte, mais j'pars jamais. Et pis c'est pas si grave, vu qu'j'serais bien nulle part, ça change pas grand-chose, que j'reste ici ou qu'j'm'en aille, si c'est pour êt' mal...

Non, p'têt c'qui m'plait j'me dis, c'est d'revenir. Quand j'pars, j'suis content, mais j'ai peur, t'sais, un peu la boule au ventre ; alors qu'quand j'reviens, y a quand même des fois où j'suis vraiment content. J'dis content, parce qu'être heureux ça j'vois plus trop c'que ça peut bien vouloir dire. Et pis quand on vient d'quèque part, c'est quand même là qu'on a envie d'êt' bien. A l'étranger, on peut y découvrir, on peut y voyager, mais bon, y a toujours un moment où on s'dit qu'c'est pas not' place, et y a aussi toujours un

moment où les aut' vous l'appelle. C'est comme un ordon ombilical avec là où on est né. Si on y est trop longtemps quand on est p'tit, le cordon i devient une chaine, et alors tu sais qu'i faudra toujours qu't'y revienne à c't'endroit. Y a qu'ceux qui bougent depuis tout p'tit qui peuvent êt' de vrais apatrides, et s'sentir bien partout, ou bien nulle part – j'en sais rien, faudrait leur d'mander.

C'est vrai qu'toi aussi t'as l'air d'êt' bien partout, mais j'me demande toujours si tu fais pas semblant d'ça aussi.

Ca s'trouve, t'es com' moi au fond, t'es bien nulle part, sauf que toi tu l'montres pas, ou alors tu t'en fous vraiment d'tout et alors t'as abandonné l'idée même de t'sentir bien.

Des fois j'me d'mande si tu ressens encore quelque chose – parce que pour moi c'est ça qui fait qu'on est humain, enfin j'pense, en vrai j'en sais rien, j'sais juste c'que j'en sais, c'que j'vis. J'ai bien l'impression qu'tu ressens encore du plaisir – tu dois bien en ressentir quand tu t'tapes toutes ces filles ! – mais j'sais

pas, ça a l'air d'êt' devenu un plaisir tout simple, tout ballot, tout triste un peu, comme si tu t'en rendais plus compte, qu'ça t'faisait même plus vraiment plaisir d'avoir du plaisir...

Non mais la douleur, la souffrance, c'est ça l'important, tu dois bien encore en ressentir malgré tout. Non ? Faudrait m'dire un jour parce que si j'suis l'dernier à en avoir encore d'cette satanée souffrance, j'vais m'jeter tout d'suite, c'est clair et net !

J'crois qu'ça m'rassure d'savoir qu'j'suis pas tout seul, c'est ça qui m'tiens, d'savoir qu'j'suis pas tout seul à crever – d'un coup ça m'fait un peu moins mal. C'est pas qu'ça m'fait plaisir – parce qu'au fond j'préfèrerais juste qu'tout l'monde soit bien –, non, ça m'fait un peu moins mal. C'est un peu comme à l'école quand t'as une sale note, t'es pas vraiment content mais ça t'fait un peu moins mal d'savoir qu'y en a un autre qui s'est planté avec toi.

P'têt que toutes ces gueules de clowns autour c'est un peu pareil en fait, i sont com' moi, ça leur fait un peu moins

mal d'me voir dans la merde. Sauf qu'eux – tiens regarde, lui, tu vois ? – j'crois qu'i prennent vraiment du plaisir is ont vraiment l'air content d'me voir com' ça, assis dans ma crasse, et dans la leur aussi d'ailleurs ! Mais bon... c'est p'têt qu'une question d'gré.

I devraient m'dire si i sont pas bien eux aussi ! Devraient dire c'qu'i pensent, com' ça on en discuterait, on ferait une thérapie d'groupe, on s'en mettrait tous plein la gueule, et après plein dans l'pif, et après on s'rendrait p'têt compte qu'on est pareils eux et moi ; et on pourrait un peu s'serrer les coudes, et moins s'faire chier... Non ? T'en penses quoi toi ?

(Temps.)

Okay, tu l'prends com' ça ?! Ben fallait l'dire tout d'suite ! J'pars, j'pars, j'm'en fous moi. J'ai pas besoin d'toi ; et d'toute façon j'te connais à peine. Et pis t'es chiant aussi, à rester à rien dire com' ça. On dirait qu't'as pris goût à l'ennui, com' si t'avais pris goût au poison et qu't'avais plus besoin qu'de ça. T'es presque aussi chiant qu'ceux qui parlent trop juste pour pas entendre le silence, et

qu'i t'disent des « oh ! t'as vu ? I fait beau ! Elle est bonne la bière, non ? Et t'sais j'ai vu un film tout pourri qu'i faut absolument qu'tu vois ! » I m'foutent le cafard ces gens là ! Moi aussi j'leur fous l'cafard, et ça ! ça m'fait plaisir au moins. Ca leur apprendra à toujours parler d'aut' chose et à jamais parler d'eux, parce que même quand t'as l'impression qu'i parlent d'eux, en fait tu comprends qu'i parlent pas d'eux, mais du personnage d'eux tu sais, celui qu'personne a jamais vu et qu'chacun montre partout.

Au moins, toi, c'est sûr qu'tu parles pas d'toi, tu parles pas du tout. J't'ai dit, c'est aussi pour ça qu'j't'aime bien. Tu fais pas les bons trucs mais tu fais pas les mauvais non plus. Dans un sens, tu m'fous pas l'cafard ; un peu quand même mais un peu moins. T'es chiant mais t'es pas chiant qui t'rend fou. Au pire, j'me tais et j'peux penser. Pas comme les autres qu'ont rien à t'dire et qui s'force quand même à t'dire d'la merde. Eux i t'rendent fou. I'tdemandent juste d'écouter c'qu'i disent, et d'le répéter ;

i'tdemandent pas c'que t'en penses, i'tdemandent pas d'la fermer non plus non, c'qu'i veulent, c'est qu'tu les confirmes. Ou alors, au pire, qu'tu les contredises sur un ou deux points dont is ont pas parlé exprès pour que tu l'dises, parce que com' ça, même si i pensent pareils que toi, i pourront quand même dire qu'i voient les choses un peu différemment. En gros, i font tout pour faire tourner l'moteur, même à vide. Le débat quoi. Le grand débat ! C'est un peu la grande bouffe, comme à la télé. Is arrivent chaquefois à t'dénicher trois ou quat' cons qui pensent pareil, i les invitent sur le plateau pour qu'les mecs s'prennent le chou sur une connerie sans importance, ou sur un mot qu'i sont même pas foutus d'aller voir c'qu'i veut dire dans l'dictionnaire.

Alors i parlent fort, tous en même temps, et i s'énervent, tant qu'toi aussi tu finis par t'énervier cont' ton écran, et avoir mal au crâne, et par devenir aussi cons qu'les gens qu't'as en face. Et quand t'éteins la télé, finalement, t'sais pas pourquoi mais tu t'sens vraiment

concerné par le fait d'savoir quel joueur de foot nouvellement défoncé à la dope dernier cri i faut acheter dans l'club de ta ville natale, et qu'a plus rien à voir avec ta ville natale, parc'qu'les gars i vont s'entraîner à Monaco et l'week-end i vont sniffer d'la coke dans un boîte à putes parisienne. Mais bon, vu qu'y a leurs photos sur tous les abribus, tu croirais presque qu'i vivent à côté d'chez toi, et qu'tu les croises tous les matins. Et l'pire, c'est qu'c'est vrai qu'tu les croises tous les matins !, à l'abribus, quand tu pars faire ton boulot d'merde.

Et pis i t'fascinent ces gars-là. Toi, ta femme, elle commence à avoir un gros cul et les mains enflées et fripées à force de faire la vaisselle ; alors qu'eux, ils sont mariés à la pute la plus bonne du PAF, même qu'l'aut' fois tu l'as vue dans un film de cul à la télé et qu'elle t'as fait bander comme un âne, alors qu'ta femme, faut qu'elle s'donne à fond et qu'toi tu fasses un effort de concentration pour qu'elle t'fasse de l'effet, limite i faut qu'tu penses à l'aut' pute pendant qu'tu lui fais l'amour à ta femme si tu veux

réussir à partir.

C'est des tue-l'amour ces gens-là, des casse-plaisir. Après, tout c'dont tu trouves à parler au bistrot, c'est d'ces cons qui courent sur de l'herbe après un ballon à dix millions d'euros, et d'leurs putes qu'ont des seins gros gonflés comme des ballons à dix millions d'euros, parce que tu trouves rien à leur dire aux aut' gens qu'les histoires d'ces minables qui t'fascinent ; ou alors tu fais com' moi et tu parles de tout l'reste qui t'fait chier, mais là, les aut' gens, au bout d'un moment, i veulent plus t'parler – j'les comprends, c'est plus sympa d'parler d'leur vie d'star que d'ta vie d'merde. La tienne, tout l'monde la connaît, tout l'monde a la même. Alors qu'eux, tu peux même pas rêver avoir leur vie d'bête de course qu'on pique dans l'cul à coup d'kérosène, de cellules souches ou d'botox.

Au fond, c'est un peu des ouvriers com' les autres, sauf qu'eux au lieu d'leur filer du pinard et d'la misère, on leur sert du champagne aux amphêts et des biftons. Toi tu crèveras du cancer à

quarante ans à force d'inspirer les vapeurs de caoutchouc et la fumée d'tes clopes discount ; eux i crèveront à trente ans en grande pompe d'une overdose sur un terrain d'foot. I diront qu'c'est une crise cardiaque et ce s'ra vrai, parce que les overdoses c'est toujours des crises cardiaques. Et pis finalement, les entraîneurs et les autres i s'en battront, i feront un p'tit pot d'entreprise pour remercier l'salarié du mois dont is ont été obligé d'se séparer pour faute lourde de mort subite, et pis i l'remplaceront par un aut' con plein d'rêves.

Mais toi, tu t'diras qu'c'est quand même pas d'bol pour c'pauv' con qu'était un peu com' toi, et qu'avait juste pas les épaules pour continuer à courir derrière la baballe – trop faible le gars ! –, mais y aura bien un aut' chien, un aut' lévrier à faire gambader à sa place – toi par exemple, t'aimerais bien qu'on t'appelle. Au final personne t'appelle, parce que personne te connaît ; pour ça l'aurait fallu t'inscrire au chenil quand t'étais marmot.

Alors en attendant, pour t'convainc'

qu't'es comme eux, tu vas dans les mêmes boites qu'eux, sauf que toi t'es pas en carré VIP, t'es dans la fosse à pigeons ; et tu sniffes la même coke qu'eux, sauf que toi c'est les fonds d'cuves qu'on t'as vendus, avec un peu plus d'caféine – en fait c'est com' s'i t'servaient l'expresso a vingt billets, mais tu t'en rends pas compte, c'est c'que les médecins qu'ont inventé c'genre de truc ont appelé l'effet placebo –; et pis tu niques les mêmes putes qu'eux, sauf qu'elles sont un peu moins cher et un peu plus moches que les leurs, mais ça t'permet d'oublier un peu qu'ta femme elle vieillit et qu'elle a jamais accepté d'se faire enculer comme celle du footballeur dans l'film de cul qu't'as vu l'aut' soir à la télé. Et là tu t'dis « ca y est ! J'suis défoncé à la coke ! J'nique une pute dont j'en ai rien à foutre, à part d'lui foutre justement, et j'danse jusqu'à six heures du mat' comme une bête de compèt', un vrai nageur olympique !... J'crois qu'j'suis une star, enfin, j'ai réussi, et tout l'monde le voit maintenant qu'j'suis sur la piste ! »

Mais en vrai, tout l'monde se fout d'ta gueule parce que tout l'monde est aussi défoncé et tout l'monde se regarde de haut en s'faisant des grands sourires – mais s'i t'font des grands sourires, c'est juste parce qu'is ont envie d't'en mett' dans l'fion, au propre ou au figuré. I'm'font penser à des crocodiles qui s'lèchent la queue dans un bain d'sang et d'sueur.

Après, d'ces trucs, j'en ai pris moi aussi des fois, j'te l'cache pas, d'la coke, des amphêts, des ecstas, mais j't'avoue j'en veux plus d'ces trucs-là ; au début tu délires bien, tu parles, t'as l'impression d'êt' devenu cool, mais en vrai, t'es juste un sale con défoncé qui parle tout seul et qui s'fout d'tout en croyant raconter des trucs intéressants, alors qu'en fait, le gars en face qu'est pas défoncé, tu l'fais chier à mort, et celui qu'est défoncé, lui i s'en branle com' toi de c'que tu racontes, d'toute façon i s'en souviendra même plus ni de c'que tu dis, ni d'ta gueule, le lendemain matin.

Un jour on m'a filé d'la méthylamphétamine aussi, et l'enfoiré,

l'gars m'a fait passer ça pour de la MD. L'aurait pu m'prévenir, j'en aurais pas pris autant. Tout c'que j'sais c'est qu'j'me souviens plus grand chose de c'te soirée. D'abord j'avais chaud, j'avais très chaud – ça j'm'en souviens – après j'étais torse-poil – ça j'm'en souviens vit'fait – et pis j'suis monté sur scène parce que j'voulais chanter des trucs avec le groupe – ça j'm'en souviens plus, mais ça fait aucun doute qu'ça s'est passé – alors j'me suis fait virer d'la salle – normal. Mais j'm'en foutais, au moins de c'point d'vue c'est pratique ; j'aurais pu cramer le quartier qu'j'm'en serais tamponné royal.

C'est un peu com' la kéta. Déjà pris la kéta ? J'te conseille pas. C'est la même en pire, et sans l'chaud ; c'est pour ça, j'crois, qu'ça marche bien en c'moment. Là tu sais direct plus c'que tu fais. Tu penses à faire un truc et t'as même pas eu l'temps d'te d'mander si tu veux vraiment l'faire ou pas, si ça s'fait ou pas, qu'déjà tu l'as fait ; et l'lendemain tu regardes en souvenir le film de ta soirée d'hier...

J'me dis qu'tout ça finalement, c'est

un peu du sérieux quand même, en tout cas suffisamment pour pas s'en barbouiller tous les deux jours. C'est pas pour rien qu'les chamanes les utilisent, mais eux i savent y faire. Un moment j'me disais qu'j'allais partir au Mexique m'faire une p'tite initiation salvia, ou peyotl, mais bon, soit j'vais m'taper l'charlatan du Club Med, soit ce sera un vrai chamane, mais même, d'toute façon j'vais rien capter c'qui s'est passé et ça m'aura juste fait un joli rêve qu'j'comprendrais pas.

C'genre de vérité, c'est un chemin, faut un guide et la rando s'fait pas en deux jours. C'est comme une formule magique, c'est bien beau d'l'avoir sur un bout d'papier – c'est bien beau d'savoir qu'le plomb c'est d'lor – mais encore faut-il êt' capable d'la comprendre c'te formule. Et c'est là qu'tu cernes qu't'es parti loin avec ta salvia, t'as vu du pays, et du monde, mais à la fin t'as rien pipé de ce qu'on t'a dit et de c'que t'as vu. Alors bon...

Non, j'te dis, m'éclater aux médicaments ça m'branche plus. Faut

s'en tenir à c'qui pousse dans la terre, pas c'qu'est fait par des proxénètes en reconversion dans les pays d'Est.

Le seul médoc qui m'convient encore un peu, c'est le LSD. Là au moins tu t'en souviens, et tu vois quèque chose d'intéressant. Et encore, tu m'diras, ça aussi tu finis par t'en lasser, parce que ça t'montre juste toutes les possibilités du monde, mais t'es toujours aussi mal foutu pour faire quelque chose. Disons qu'c'est bon pour les idées, c'est bon pour les poètes. C'est un peu comme l'opium, y a rien d'plus beau à voir, mais y a rien d'plus grisant, et tu sais qu'au fond ça t'bousille la chaudière et tout l'système nerveux. Quand j'pense qu'y en a qui prenne ça com' on prend l'apéro ! Et y en a d'plus en plus, c'est eux qu'tu vois trainer avec leurs lunettes de soleil et leur porte-cigarette et qui s'prennent pour des voyants alors qu'c'est juste des blaireaux d'plus auxquels on a refourgué d'la came de merde parce que c'est l'meilleur business si tu veux faire de la thune vite fait bien fait.

C'est eux qu'tu recroises, avec leur

casquette sur l'côté, devant les écoles de commerce à la rentrée, toutes ces crevures qui croient plus en rien, qui respectent plus personne, pas même eux-mêmes, et qui s'contentent de t'vendre de la merde de synthèse en t'présentant une pouffe à moitié à poil sur leurs affiches de pub qu'i prennent pour des œuvres d'art, alors qu'c'est juste des chiures de l'esprit, tout comme les calembours qu'is inscrivent dessus en attendant d'intégrer l'Académie Française ; parce que l'monde i tourne com' ça i s'disent, i faut bien faire avec au lieu d'se prendre le chou.

Et pis après i comprennent pas pourquoi i croient plus en rien, i s'disent que c'est l'époque ; et pourquoi i ressentent plus rien, même quand i baisent – parce que ces gens-là i font plus l'amour, savent plus c'que c'est l'amour, s'appellent juste d'un poème qu'en parle – alors i baisent indifférents, et i s'disent encore qu'c'est l'époque ; alors qu'en vrai c'est ces putains d'dealers internationaux qui leur ont tout simplement sucé l'cerveau. Mais c'qu'est bien pour eux, c'est qu'maintenant i

peuvent faire n'importe quel taf sans aucun scrupule, juste pour la paie, i pourraient même t'écraser des p'tits chinois dans des presses à fruits pour en faire des jus d'pamplemousse sans ressentir le moindre pincement à la conscience. Eux i pensent encore, mais c'est la conscience qu'a disparu – autant t'dire qu'i sont sacrément dangereux ! ces salauds, pourraient t'lâcher la bombe juste pour s'payer l'kilo d'coke qui leur fera s'souvenir c'que c'est qu'la vie.

Ou alors, quand is en ont marre d'se défoncer, i trouvent aut' chose pour sentir quèque chose, du genre violer des p'tites filles bourrées à l'héro et au GHB dans des soirées punch à Hollywood – ou même mieux, i les matent en train d'se faire scarifier dans des flaques de sperme pendant qu'i sirotent leur cocktail en s'disant qu'la scène ressemble à un tableau d'Francis Bacon, et pis qu'elle ressemble aussi à du bacon grillé cette scène dégueulasse qui les fait bander – ; ou alors is arrêtent parce qu'i leur reste une poussière de conscience et qu'i s'rendent compte finalement qu'c'est pas

très sain leur affaire – ceux-là c'est ceux qui sont encore un peu humains sur les bords et qu'ont pas encore achevé leur mutation en rats-cobayes d'première catégorie – mais i commencent à déprimer parce que sans ça i s'font chier com' tout l'monde, alors i sont bien obligés d'appeler les dealers internationaux pour s'acheter en pharmacie d'la drogue légale.

Et même ceux qu'ont jamais pris d'droge i dépriment aussi, c'est normal, rien qu'à voir ce monde de merde et toutes ces minauds avec leur air l'air d'avoir toujours la forme alors qu'c'est des putains d'zombies au fond – t'sais, ceux qui s'lèvent content l'matin, ceux qu'on appelle les employés modèles, le facteur de suicide numéro un, qui t'disent qu't'es pas assez entreprenant ni zélé à vendre des assurances-vie à des grands-mères séniles ; eux i finissent par t'faire sentir pas normal, et malade, et tout mou en comparaison, et trop plein d'doutes, alors tu fais ta dépression, tu t'dis qu't'es une merde depuis qu'l'enfoiré d'dopé ta chiper ton poste, et tu t'mets à

la drogue légale toi aussi pour tenir le coup, jusqu'à c'que tu crèves comme le footballeur sur le terrain d'foot.

Mais y a aussi ceux qu'arrivent à s'tenir sans drogue ni rien et qu'en prendront jamais – eux i sont très forts, mais is iront pas très loin, parce qu'i prennent pas d'drogues – t'sais c'est ceux qui réussissent dans l'monde parce qu'i pensent carrière et qu'is ont envie d'monter dans l'pouvoir qu'is auront jamais, eux i sont presque aussi dangereux qu' les pire défoncés, is ont dû naître avec un bout d'cerveau en moins, j'vois pas d'autre explication, des handicapés d'naissance, i sont nés sans les neurones du doute et d'la conscience, et dans c'pays c'est l'genre de tare qu'on appelle un avantage sélectif. La conscience, c'est com' d'êt' noir, ça fait mauvais sur l'CV. Du coup c'est vrai qu'vu qu'i sont nés comme ça on peut pas leur en vouloir, c'est pas leur faute s'i croient creuser leur carrière quand i sont juste en train d'creuser leur tombe, et la notre en même temps, parce qu'i sont zélés, entreprenants, et généreux aussi, i

sont prêts à t'la creuser gratos ta tombe.

La meilleure preuve qu'c'est des tarés génétiques, c'est qu'is aiment travailler – non mais sérieusement, tu t'rends compte?... is aiment ça sincèrement, en fait is aiment souffrir surtout, c'est leur délire, t'sais com' ces cathos des bas-fonds du Vatican qu'éjaculent en s'flagellant après avoir baisé la Vierge. La Vierge, pour eux, c'est une p'tite italienne de sept ans. Les p'tites thaïlandaises de dix ans, elles c'est juste des anges. Ils les baisent aussi. Pis i s'flagellent. Pas cher payé l'salut finalement. Suffit d'niquer le Saint-Esprit d'temps en temps, puis d'suer l'pêché par le martinet.

Qu'ce soit les zombies nihilistes enfarinés ou les zombies religieux, i m'débeectent tous autant. Et pis c'qui m'rend fou c'est qu'y a toujours qu'eux qui parlent à la tribune, parce que nous i nous coupé l'envie d'parler à force, on voudrait juste qu'i partent et qu'i s'taient, qu'on puisse penser un peu sans toujours avoir à les entendre dire de la merde, ou qu'on parte nous –

finalement on s' rend bien compte qu' c' est p' têt la seule solution pour qu' i nous foutent la paix et qu' on voit plus leur sale gueule. Mais i lâchent rien, et i nous collent au cul com' de vieux hémorroïdes, parce qu' i veulent faire l' histoire – et i la font dans un sens – et i sont fiers, alors qu' l' histoire i la font juste tourner en rond un peu plus vite, au point qu' i m' mettent la nausée à force d' accélérer leur manège. C' est un peu des p' tits enfants qui s' excitent, sûrement parce qu' is ont peur, peur du noir.

Un jour on est tombé dans l' obscurité, sais pas comment, après on a eu des cons d' obscurantistes qui nous disaient qu' c' était bien l' obscurité, juste pour qu' i continuent à nous taper dessus et qu' on bronche pas, alors on a eu droit à un p' tit flash de lumière, et pis on est r' tombé dans l' obscurité et finalement tous ces nihilistes nous r' disent juste qu' c' est pas trop mal d' être dans l' obscurité, comme si is inventaient une nouvelle solution. Mais moi j' suis pas dupe, j' sais bien qu' c' est l' ancienne et qu' elle mène à rien sauf à s' zombifier

comme eux.

C' est com' si un gars qui venait d' bouffer du poison et qu' tu regardes agoniser sans trop savoir quoi faire, te disais « vas-y, tu devrais goûter ! Tu vas voir, c' est pas mal ! » J' te dis, faut faire gaffe, z' essaient tous d' te pousser dans l' dos au fond du gouffre. « Vas-y avance ! Avance ! » qu' i t' disent den bas, alors qu' t' as un bâillon sur les yeux et qu' t' es à deux pas du ravin. Mais moi j' écoute bien, et j' entends bien qu' le son i vient d' en bas. Moi j' suis né sur l' plateau com' tout l' monde, et eux i descendent le canyon persuadés d' gravir une montagne, parce qu' is ont la tête à l' envers. J' leur ai dit, les pieds vers le ciel et la tête à terre, mais i veulent rien entendre, alors tant pis pour eux, j' essaie d' plus les entendre, déjà d' plus les écouter, parce qu' is en font du bruit, et moi, tout c' que j' voudrais savoir, c' est combien d' mètres i va falloir qu' je saute pour passer d' l' aut' côté, et s' i m' faut encore d' entraînement ou qu' j' appelle du monde pour construire un pont. Mais i gueulent trop fort dans l' canyon, ça résonne, alors personne

m'entends, et j'essaie d'me tailler une allumette pour voir dans la nuit, i m'reste plus qu'ça à faire.

La vérité, j'sais qu'elle est pas au fond du puits, qu'elle traîne juste à côté, sauf qu'dans cette purée, j'vois que dalle.

Mais l'important en vrai, c'est même pas d'se trouver une lampe torche, parce qu'au final, habitués au noir comme les taupes qu'on est, ça va juste nous éblouir et on verra rien d'plus, ou alors on verra un p'tit endroit et tout le reste paraîtra encore plus noir qu'avant, et alors on restera là à flipper et on avancera toujours pas ; et puis à un moment y aura plus d'piles et on s' retrouvera comme au départ.

Non, c'qu'i faut, c'est apprendre à s'repérer dans l'noir, et pour ça, c'est bien connu, l'mieux, c'est d'utiliser ses oreilles, comme les sourds ou les poissons ; faut travailler les ondes.

Mais au lieu d'te laisser tranquille à c'que t'essaies d'entendre, y a toujours quelques gars qu'arrivent pas à la fermer, alors i gueulent à longueur de journée qu'is ont une solution qu'is ont pas sinon

is avanceraient... t'en as même qui veulent tellement qu'tu les entendes qu'i t'brailent dans les osselets à coup d'mégaphone, et après ça, tu peux êt' sûr qu'i t'ont tout pourri et qu'tu pourras jamais repérer quoi que ce soit, parce qu't'as plus d'tympan.

Ces gars-là qui s'disent des savants, t'sais déjà qu'i savent rien, parce qu'un savant, plus ça parle, moins ça en sait. Et tous ceux qu'tu croises à la télé, et qu'essaient d'te mystifier avec leur salaire, leurs titres de noblesse et leurs mots compliqués dont l'seul intérêt est qu'tu puisses pas comprendre à quel point i s'foutent de ta gueule, eux tu sais qu'c'est forcément pas des savants, qu'c'est des experts, des répéteurs quoi, qu'ont appris deux trois tours de magie pour t'les faire en direct.

Non, eux, i servent à rien qu'à t'foutre encore plus profond dans la merde, juste pour qu'is aient l'impression d'en connaître plus que toi. C'est des nihilistes com' les autres, en plus sournois, i croient qu'en c'qui marche, en c'qu'a déjà été fait, c'qu'est réalisable –

t'sais c'est ceux qu'on appelle les Grands Economistes, artisans d'la Grande Fumisterie j'les appelle - ; ce tas de fumiers qui nous bloquent le passage, is ont jamais compris que c'qu'i y a d'intéressant dans l'histoire, c'est qu'y a qu'irréalizable qu'a jamais été réalisé.

I sont pas vivants ces gars-là, i pensent pas ; i miment et i répètent. Après t'en as toujours quelques-uns qui t'paraissent moins véreux, heureusement, t'en as qui t'tapent gentiment sur l'épaule et t'passent un papier sur lequel is ont dessiné l'plan du coin pour l'évasion - eux on les appelle les Grands Physiciens. Alors tu regardes, mais dans l'noir tu vois rien, et tu comprends vite fait qu'dans c'noir, is ont pas dû t'pondre aut' chose qu'un vieux gribouillage. I sont gentils ceux-là, mais i sont pas futés ; pour t'repérer dans l'noir, i t'passent un plan qu'tu peux pas lire dans l'noir.

Et pis i m'agacent ces savants avec leur foutue vérité. J'en veux pas d'leur vérité ni d'leur plan du monde, j'veux juste qu'i m'disent comment partir d'ici.

Mais non, i pondent vérité sur vérité, avec une armée de calculs et des tanks de preuves pour t'convaincre, et parce qu'au fond i voudraient qu'tu les regarde avec les mêmes yeux salaces avec lesquels tu regardes le footballeur, ou sa femme. Mais tout ça, c'est du vent, d'la poudre, et tu t'en rends compte vingt ans après quand i t'disent qu'en fait c'était pas ça la vérité, qu'en fait i s'sont gourés, mais qu'maintenant ils l'ont choppée, qu'i la font cuire et qu'i vont d'ici peu t'la servir. Et quand i voudront t'la servir, elle sera déjà aussi froide qu'un cadavre assassiné par la nouvelle version d'la vérité, celle plus sexy et moins chère.

Des moulins j'te dis. Des moulins... Et i nous les r'vendent com' des géants, ou des machines à l'obsolescence programmée. Même l'espérance de vie des connaissances est en train d'sombrer, parce qu'i recherchent la connaissance la plus vraie, au lieu d'rechercher la meilleure.

Eux aussi i nous auront bien pourri d'boucan. La science, elle est com' nous, elle est dans l'noir elle aussi, sauf qu'elle

elle reste pas là à essayer d'entendre, elle elle court partout, dans tous les sens, et elle crie.

Un peu com' ces anarcho-écologico-communo-pipo-national-socialistes qui t'regardent avec les yeux gros d'reproches parce que t'y crois pas à leur truc, tu sens qu'ça tient pas bien la route leur affaire, parce que rien qu'en une phrase is ont réussi à tout t'mélanger, les tadjiks, Géronimo, Saint Paul et la fonte des glaces ; et t'as juste compris que, com' toi, i sont pas d'accord, mais tu sais toujours pas comment is en sont venus à leur solution d'distribuer des tracts et d'faire des universités d'été où personne ne va sauf eux pour entendre c'qu'i pensent déjà.

Après, tu m'diras, c'est toujours mieux qu'les aut' qui font semblant d'êt' heureux et qui s'foutent de tout par sadisme.

Mais bon, quand même, quand tu vois ceux qui sont tout en haut, t'sais, ceux qui font des gestes avec leurs bras et qui gueulent sur un pupitre ou devant une caméra retransmise sur leur site

internet de contre-culture et qui t'expliquent en dix minutes comment les riches is ont tout manigancé et qui t'finissent leur p'tite saynète de diva par un salut nazi – parce que pour eux, tout c'qu'est un peu trop largement condamné, c'est forcément génial, la voilà la beauté d'leur raisonnement – et là, t'sais pas trop pourquoi, mais tu peux plus t'retenir de chialer com' une p'tite fille, et en même temps d'te marrer à en avoir mal au bide ; i sont excellents, c'est vraiment les seuls qu'arrivent à t'faire faire les deux en même temps.

Leur boulot en fait, c'est pas d't'ouvrir les yeux au figuré, non, c'est d'te les ouvrir au sens propre, au couteau, comme une huitre, et d'te sucer l'cerveau par l'nerf optique, d'te gangrener par l'idée, c'est pour ça qu'i braillent tout l'temps, et comme i s'imaginent déjà en train d'diriger d'grandes batailles, ces p'tits napoléons, i veulent absolument croire qu'is en savent plus que toi, alors is écrivent des bouquins dont les seuls passages à peu près lisibles c'est des trucs qu'ont déjà

été dits y a d'ça cinquante ans, mais ça i vont pas t'le dire, is ont trop honte d'avouer qu'is ont pas trouver ça tout seul, parce qu'au fond c'est juste des p'tites crevures qu'aimeraient bien faire les beaux dans la Porsche à maman et qu'on les acclame au Vel' d'Hiv.

En réalité, ces gars-là, i s'en branlent qu'tu sois libre ou non, malgré qu'i t'disent le contraire, c'est pour ça qu'i réfléchissent à ta place et t'sortent des idées toutes cuites qui font joli dans les dîners mondains où tu pourras faire ton p'tit scandale à base de Bakounine, d'Goebbels et d'Pierre Perret, et pondre ton idée choc en mesurant la qualité d'ta prestation à la gueule dépités des invités qu'ont juste envie d'te gerber leur glace au visage, parce que quand tu mélange l'ignorance à la certitude, ça fait mal au ventre. Ce genre de chiures de la pensée, ces gars-là en mesure la qualité à l'attention qui se pose sur eux quand i la disent ; leur satisfaction est à la hauteur d'leur ridicule, pire, à la hauteur d'leur vanité, et j'te fais pas dire qu'à cet endroit, on doit bien êt' plusieurs

kilomètres en-dessous du niveau d'la mer.

En gros, c'est des journalistes, z'aiment bien parler de c'qu'i connaissent pas en t'citant la liste des bouquins qu'is ont lu et pas toi, sauf qu'ça sert à rien d'lire d'traviole, autant s'servir un bon p'tit verre de rosé et écouter les oiseaux chanter, t'en tireras plus d'bonnes idées. Des journalistes j'te dis, i bossent pareil ; en deux heures, i t'prennent les quinze évènements du mois, et i t'les balancent dans leur bouillabaisse, et dès qu'ça colle, i baissent le feu et i mettent en presse. Et j'te raconte pas c'qu'elle donne leur bouillabaisse au bout d'quelques temps, ça devient un vrai pudding de Noël, avec les restes de toute l'année, et quelques bouts d'la carcasse d'un penseur mort qui peut même plus exiger qu'on ait pas l'droit d'le citer sans l'avoir lu, mais faut pas la bouffer leur bouillabaisse, surtout pas, même si ces p'tits vers ça t'intrigue, parce qu'après, tu risques bien d'passer plusieurs années à t'demander c'qu'is ont foutu dans la marmite, avant d'te rendre

compte qu'is ont tout mis, absolument tout, parce que c'est ça qui marche le mieux.

Non, i feraient mieux d'ouvrir des blogs. T'as raison, c'est déjà c'qu'i font. C'est là qu'i posent leurs idées moisies et leurs articles chiotteux en espérant qu'ça fasse le buzz et qu'on les invite sur les plateaux pour l'grand débat – parce que tellement i sont cons, leur objectif c'est ça, passer à la télé, i croient qu'c'est com' ça qu'on change le monde.

I'm'fatiguent... à toujours vouloir faire remuer les gens sur la première connerie qui passe dans l'vide de leurs crânes. Au fond, c'est des politiciens, rien d'nouveau, sauf qu'i s'font passer pour des scientifiques – laisse-moi rire – les mecs sauraient pas t'dire c'qu'est un axiome ; moi non plus tu m'diras, mais j'me dis pas scientifique, ni savant.

Un pote m'en a présenté un un jour qui s'disait sociologue marxiste, alors j'me suis dit qu'on s'entendrait bien lui et moi, et pis j'ai compris qu'en fait quand i disait dialectique marxiste, pour lui, c'était juste de confronter deux idées,

qu'le marxisme c'était d'êt' anticapitaliste, et qu'la sociologie c'était quand tu t'intéresses à un groupe social. Alors j'ai compris qu'en fait i s'disait scientifique mais qu'i savait pas c'que ça voulait dire *la méthode*, en fait pour lui ça c'était juste un accessoire, alors j'lui ai dit qu'i ferait mieux au final d'monter un parti, parce qu'un parti c'est l'seul endroit où on peut faire passer l'ineptie pour de la clairvoyance.

J'te jure, i feraient mieux d'aller rouler les mécaniques à Deauville et s'chopper des pouffes ces mecs-là, ça les détendrait, ça leur ferait du bien, et pis i s'sentirait aimé enfin, et is arrêteraient p'têt de cracher leur eczéma purrulent.

J'suis allé dans leur locaux l'aut' jour, voir les militants, j'me disais qu'là y avait p'têt quèque chose à en tirer d'ceux-là. Mais tu comprends vite qu'même s'y a plein d'gens pas cons qu'avaient sûrement d'bonnes idées au départ, depuis qu'is ont rencontré l'Pape de la subversion par la bêtise, ça leur a tellement ramolli les neurones de certitudes ces slogans répétés comme des

pubs qu'chacun d'eux pris à part en arrive à t'raconter la même chose avec les mêmes mots, et qu'en fait c'est exactement c'qu'i y a d'écrit dans leur brochure en carton. M'ont fait penser à des Témoins d'Jéhovah. Moi j'tais leur mécréant de l'Enfer.

Parce que j'sortais tout juste du boulot, donc j'avais la chemise et les mocassins, et ben tu m'croiras ou pas mais j'peux t'dire qu'is ont flippé quand i m'ont vu arrivé dans c'costume – au début j'pensais qu'j'avais p'têt une tache sur la fermeture éclair, mais non – comme si i voyaient l'diable en personne, ou un cosmonaute, du coup z'ont sacrément eu du mal à m'adresser la parole pour finalement m'expliquer qu'i faudrait d'abord qu'j'quitte mon taf ; et c'est sûrement c'que j'vais faire, mais parce que j'en ai plein l'cul, pas pour leur projet idée d'merde sur les cinq continents. Tu vois à quel échelon la connerie humaine a réussi à descendre ? Sur ce point, c'est sûr, is ont innové ; et encore...

Mais ça leur donne d'l'espoir au

moins, moi ça m'désespère d'voir qu'les seuls gens motivés s'retrouvent à suivre un ex-boxeur qu'a dû s'prendre quèques pains d'trop sur l'coin d'la tronche et qui s'égosille parce que, plus p'tit, à l'école, i s'faisait taper, et qu'plus tard il a pas réussi à percer dans la télé-réalité.

La dernière fois j'parlais avec un gars au bistrot d'trucs et d'autres, et l'gars finit sur cette phrase avec le menton haut et une lueur de sainteté dans son œil vitreux : « Tout ça d'façon, » i m'dit, « c'est d'la faute aux juifs qu'ont l'pognon et aux gays qu'ont plus d'valeurs, et qu'y a plus d'frontières ni d'armée pour qu'on soit une vraie nation libre. » I'm'donnait envie d'rire mais en même temps, autant d'conneries dans la même phrase, ça m'faisait aussi un peu peur, i devait être aussi imprévisib' que névrosé l'gars ; alors moi, sympa, j'essaie d'lui donner des conseils et j'lui dis : « Ouais, c'est pas con ton idée, mais t'sais, i parait qu'ça a déjà été tenté com' ça ton truc, et i parait qu'ça a pas marché. I faudrait p'têt juste modifier un ou deux passages pour qu'ça soit un peu

plus au goût du jour et qu'ça tente quèque chose de neuf. Tu vois c'que j'veux dire ». Là j'ai vu dans ses yeux aigres qu'i voyait que d'chie. Le mec s'est vexé j'crois et d'puis j'le croise dans la rue avec ses potes qui m'regardent com' si j'étais l'putain d'grand traître à abattre. Is ont dû s'dire qu'j'étais juif, homosexuel et antipatriote ; c'que j'suis effectivement un peu mais pas complètement.

Enfin i'm'fatiguent, parce qu'i veulent pas réfléchir, veulent juste avoir raison. I s'statufient ; c'est plus des vivants non plus eux, c'est des putains de sangsues immobiles qui pensent qu'i savent quèque chose simplement parce qu'i doutent de rien.

T'sais qu'i passaient au squat d'temps en temps. J'essayais d'pas m'brouiller avec eux, parce qu'i parait qu'is aiment bien aussi, pour certains, s'mettre à quat' ou cinq sur un pauv' gars ou une pauv' fille pour les défigurer ou les humilier ou tout c'que tu pourras imaginer d'plus insensé et d'plus lâche. Parce qu'eux i croient en rien ni personne. J'veux dire les nationaux-

socialistes, que c'soient les vieux d'la vieille ou la nouvelle version remasterisée à l'ère du numérique – tu peux êt' sûr qu'eux, quant le navire sera prêt à couler, ce seront les premiers à jouer des coudes pour chopper les canots de sauvetage et puis tirer à pilon en regardant la veuve et l'orphelin boire la tasse, parce que la veuve et l'orphelin en question, c'est des juifs, et que com' ça, i s'disent qu'enfin is ont sauvé l'monde.

Les anars et les cocos, eux j'les aime bien, même si j'aime pas toujours leur façon d'fonctionner, au moins i s'battent pas contre tout et tout l'monde à l'aveugle.

Mais les nationalistes, tu peux pas imaginer pire raclure, eux i s'battent pour la France, et les Français ; j'croisais être français, j'veux dire, sur le papier, parce que sinon j'vois pas trop c'que ça veut dire – moi j'me sens plus proche d'un ouvrier mexicain que d'eux par exemple – mais maintenant i m'font presque hésiter à m'expatrier fissa. J'ose même plus vraiment dire qu'j'suis français, parce que j'ai l'impression qu'ça m'refile leur

leur de vengeance absurde. I sont si mplement fous ces gars-là j'crois, parce que si t'es arabe i t'défonce, si t'es noir aussi, si t'es trop allé à la plage et qu't'es bronzé idem, si t'es habillé en jogging blam, si t'es une meuf bim parce que les femmes à la maison, si t'es pas musclé, t'es gay, donc paf, si t'es bourré et content hop, si t'aime bien l'Portugal tac, si t'es pas catholique vlan, si tu rentre du boulot en costume zip, si tu les regardes un peu effrayé fini, si t'es pas avec eux t'es contre eux et slap, le coup de schlass dans l'bide... C'est flippant comme délire.

Mais donc, j'te disais – parce que là j'm'énerve dans l'vent d'leur pet qui m'fait saigner du nez –, i sont passé au squat. Au début is étaient sympa, i venaient m'demander si j'avais besoin d'trucs pour m'installer et tout. Pis après is ont commencé à passer d'plus en plus et à vouloir m'emmenner dans leur truc. Alors j'leur disais qu'c'étais tendu, qu'j'avais des trucs à faire et tout, pour pas m'les coltiner, parce qu'en vrai j'pense qu'c'est des cons, mais bon, j'veux pas qu'i m'crèvent non plus. Pis finalement, j'crois

qu'i s'sont dits qu'j'étais sûrement contre eux vu qu'j'étais pas avec eux, alors is ont tout défoncé – heureusement qu'j'étais pas là à c'moment là, sinon i m'auraient p'têt sodomiser. Et donc plus d'squat et c'est com' ça qu'j'me retrouve ici avec toi maintenant.

J'te dis, i sont au-delà du pensable du néant d'la vie. J'sais qu'ça veut rien dire c'que j'dis là mais c'est exactement c'que j'veux dire, parce qu'i m'semblent qu'i veulent rien dire de plus, si ce n'est que pour quelque raison mystique, le monde a commencer sa phase d'agonie, et le premier cancer du monde, la tumeur centrale, mère de toutes les autres tumeurs mortelles et inexplicables, c'est eux. I sont l'plus grave symptôme de la déchéance d'aujourd'hui, le cas typique, la quintessence de la fin du monde, la cellule souche de la Mort.

Eux i m'fatiguent pas comme les autres, eux i m'exténuent, i m'nécrosent. I s'croient dans la cour des miracles, alors qu'is en sont à la cour de récré, avec des teintes un peu violacées. J'préfère encore m'ennuyer à mourir

qu'jouer au lance-pierre avec eux.

I'm'fatiguent, i'm'tuent, i'm'fatiguent tous, j'suis fatigué. J'en peux plus, faut qu'j'parte. J'te dis, les hommes ici, et moi aussi, on est en train d'filer un mauvais coton, ça sent pas bon, j'veux pas devenir un coké, ni un heureux hypocrite ou imbécile, ni un savant, ni une star, ni rien, et quand j'dis rien, j'veux dire un d'ces nationalistes ; même si ça m'plait pas trop, j'préfère encore rester c'que j'suis et c'qu'on a fait d'moi : un cafard.

Parce que la droite des valeurs, la gauche du travail, voilà c'qui nous attends si on veut pas juste rester des cafards vivant plutôt qu'du poison mort ; is ont pris tout l'pire de tout et i sont en train d'en faire une compil'.

Faut qu'j'parte j'te dis, tout c't'alcool ça m'a échauffé. J'aurais pas dû penser à tous ces zombies, j'aurais dû m'contenter d'mes idées noires. Faut qu'j'parte le plus tôt possible loin d'ici, et loin d'eux surtout. Mais j'suis trop fatigué pour partir tout d'suite. Pis i fait nuit.

J'espère qu'i vont pas nous tabasser ces cons c'soir. P'têt qu'i vont venir ? Non

t'as raison j'psychote. Au pire ce sera l'voisin qu'appellera les flics pour nous dératiser. J'crois qu'j'ai trop picoler là, j'm'emballe, j'me fait peur tout seul. Pis j'suis fatigué, mais fatigué, t'imagines même pas, c'est d'la fatigue qui creuse au plus profond des molécules.

(Silence.) J'vais m'coucher, j'crois. (Silence.) Ouais faut qu'je dorme. (Silence.) J'suis fatigué jusqu'au bout d'l'horizon. (Silence.) J'suis fatigué jusqu'au bout du monde. (Silence.) Jusqu'au bout de l'univers si ça s'peut. (Silence.) J'suis fatigué même jusqu'aux univers parallèles j'crois. (Silence.) Tu dors ?

– Non. J'me r'posais en écoutant tes conneries. Mais toi ? j'me d'mandais. Tu vas faire quoi pour changer toutes cette merde ? T'as d' l'idée alors qu'est-ce que t'attends ? Au moins com' ça tu pourrais p'têt me payer un café si ça marche ton truc, au lieu d'blablater dans l'vent com' tu fais là, juste pour le plaisir d'me rabattre les oreilles et d'user ta salive et d'penser. Hein ? Qu'est-ce t'en dis ? J'm'occuperais des photocopies et on

aurait du boulot... Non ?...

– Moi ? Changer quèque chose ? Pfff... C'est mort. J't'ai dit, sont trop nombreux. Et pis moi aussi j'suis devenu trop con, c'est comme un virus. On devient trop con tous ensemble alors on s'en rend pas compte. Des fois même on croit qu'l'aut' il est à quelques lumières au-dessus d'nous, alors qu'en fait il en est juste à deux trois conneries de plus. Non... Moi j'ferais rien. D'penser à toute cette merde, ça m'fatigue les os, comment tu veux qu'j'fasse quèque chose ? Pour ça faudrait qu'j'y pense tout l'temps et si j'fais ça, c'est sûr, j'pèterais un plomb. Moi, j'vais partir, c'est tout. On verra demain comment on peut partir, doit p'têt y avoir des bus. Pour l'instant j'vais m'coucher. (Un temps.) Tiens, toi, prends ce carton, j'prends l'autre. Ah... Plein l'cul d'toutes ces conneries, j'm'en vais rêver un peu. Ouais, je sais, le sol est sacrément dur, on aurait dû garder les couvertures mais bon, c'est pas trop mal ici quand même, y a pas trop d'passage, on sera tranquille demain matin, on aura un peu d'calme, on pourra faire la grasse

mat'. Et pis, quand on sera partis dans nos rêves, tu verras, l'sol i deviendra tout mou, aussi mou qu'un matelas, t'inquiètes pas. Allez, bonne nuit vieux. Et te mets pas trop loin, com' ça, à deux, on s'tiendra chaud.

»

Impression Le Mat  
à Lyon le 6 janvier  
dépôt légal : janvier 2014  
ISBN : 979-10-92537-05-5  
prix public : 3€